



# La Buscade

Essai sur la mémoire et la séparation

*Version révisée en avril 2025*

Editions de Besneville

## **PREMIER TEMPS**

### **Chapitre I**

Le rendez-vous est fixé cet après-midi, à quinze heures. Ou peut-être un peu plus tard... je ne m'en souviens plus très bien.

Il fait chaud. Avec Catherine, nous sommes allés déjeuner. En dessert, nous avons partagé une part de tropézienne. Ni elle ni moi n'y avons retrouvé ce goût si particulier, celui qui évoque de lointaines vacances. Pourtant, le soleil est bien là, sur la terrasse, et une brise légère nous rafraîchit doucement, à l'ombre d'un parasol.

C'est l'heure. Nous partons vers notre rendez-vous. Chacun semble détendu, mais je crois me rappeler que nous parlions peu, sans raison précise. Tout est prêt. Aucune tension, aucun regret. Les choses suivent leur cours, simplement, comme elles doivent se dérouler.

Les uns sont heureux de leur acquisition. Et nous, soulagés d'avoir trouvé quelqu'un à qui cette maison apportera du plaisir.

Le notaire nous présente les documents déjà reçus. Par souci de forme, il en fait une lecture rapide. Puis vient ce moment étrange où une simple signature, en bas d'une page, provoque un arrachement définitif. D'un trait de plume, tout bascule.

Ensuite, nous avons appelé mon frère pour lui dire que tout était fait, et dans les meilleures conditions. Le lendemain, nous reprendrons le train pour Paris.

Se séparer de la Buscade n'a pas été un acte unique, mais une succession de voyages le long de la Méditerranée. Chaque arrivée suivait le même rituel : en avion, en train, parfois en voiture. Toujours le même hôtel, en centre-ville, à quelques kilomètres de la maison. Au fil du temps, nos habitudes s'y étaient installées.

À chaque séjour, j'accumulais des photographies, sans jamais les faire naître sur papier. Elles restaient en suspens, en attente. Ou peut-être était-ce moi qui n'étais pas encore prêt à les voir. Avaient-elles une existence propre ? Je ne m'étais jamais posé la question.

Tant que la séparation n'était pas accomplie, elles demeuraient figées dans cet état d'attente.

Ce n'est qu'après que j'ai compris : ces images ne portaient presque jamais sur la maison elle-même, mais sur tout ce qui l'entourait, proche ou lointain.

Seule la photographie, par son instantanéité, permet de saisir ce qui échappe à la conscience.

Être le corps d'un souvenir incertain. Et le spectateur silencieux de cet état.

**La Buscade**  
Essai sur la mémoire et la séparation



## Chapitre II

La photographie dont il est ici question ne saisit pas un lieu, mais un état. Le désir de déclencher ne naît pas seulement de la beauté d'un paysage ou d'un visage, mais d'un moment de justesse intérieure, un équilibre fragile, ni joyeux, ni triste, dans lequel il se sent pleinement en accord avec lui-même.

Sans en avoir toujours conscience, le photographe, en réinterprétant le souvenir, fait surgir sur le papier une vie passée, dépassant l'acte même de la prise de vue.

Fait remarquable : il compose dans le présent les éléments d'un futur passé, une spirale temporelle où chaque instant devient mémoire en devenir. Cette photographie-là est empreinte d'inconscient.

Elle capte l'air du temps.

La maison n'est qu'un prétexte, un cadre. Le véritable sujet, c'est la Méditerranée. Cette mer presque close, semblable à nous qui nous renfermons souvent sur nous-mêmes.

Je l'ai connue vue du sud et du nord. Toujours différente, et paraissant semblable. Mais non : elle n'est jamais tout à fait la même. Les vents d'est ne sont pas ceux de l'ouest.

Je sens encore ces vents sur ma peau, comme si c'était hier.

Chère Méditerranée, depuis tes rivages jusqu'à l'arrière-pays, puis vers le nord, tu laisses une trace indélébile, un sillon profond aux marques infinies.

La photographie devient alors le support de cette transposition : de l'état d'un instant à l'état d'un souvenir.

**La Buscade**  
Essai sur la mémoire et la séparation



**La Buscade**  
Essai sur la mémoire et la séparation



## Chapitre III

### État du moment – Etat du souvenir

La photographie comme d'autres formes d'expressions créent ce va-et-vient entre l'instant et la mémoire. Parmi elles, la photographie est sans doute le médium qui incarne le mieux cette oscillation.

#### **L'état du moment**

La prise de vue se fait toujours dans la rapidité : elle saisit un instant qui a été, en réalité, une longue réflexion, consciemment ou non. Appuyer sur le déclencheur n'est jamais un commencement, mais plutôt l'aboutissement d'un chemin intérieur, la rencontre entre soi, un lieu, un temps. Parfois, cette rencontre avec un lieu est fortuite et pourtant, quelque chose se produit, sans raison apparente, sans événement notable. Quelque chose nous pousse à photographier. Le photographe vit alors en funambule, toujours en équilibre entre intuition et intention.

L'instant de la prise de vue est celui de la matérialisation de ce qui est. Il ne sert à rien de « tourner autour du sujet » le premier déclenchement est le bon. Il n'y a pas de place pour le repentir. L'acte photographique est unique, définitif. S'il faut recommencer, alors ce n'est plus une photographie, mais un simple enregistrement d'images, produit par un outil que l'on nomme appareil. L'essence du photographe réside dans ce geste immédiat et irrémédiable.

La photographie est une œuvre née du monde, tournée vers le monde, un objet de silence.

#### **Photographie et œuvre du monde**

La photographie revendique le droit de regarder le monde et de le révéler. Elle n'est pas le monde, mais bien au monde, c'est un élément nouveau qui s'y insère. En cela, elle se distingue par sa singularité.

Elle condense l'espace, le temps et le sujet en une seule image. Elle extrait un fragment du réel pour en faire une trace, une vision, un souvenir. Et ce fragment devient à son tour une œuvre, silencieuse et dense, posée au cœur du monde.

#### **L'espace**

Sans l'espace, il n'y aurait pas de photographie. Il devient ici profondeur de l'âme autant que dimension physique. Il n'est pas un constat matériel, mais une matière invisible, pénétrant l'esprit de ce qui est représenté. On n'est plus dans l'ordre du visible, mais dans celui de l'évocation. Le véritable outil n'est pas l'appareil, ni le papier. C'est l'espace lui-même. Il nous oblige à voir autrement, au travers de nous-même. L'espace est à la fois matrice et contrainte.

Il faut l'habiter, comme on enfle un vêtement trop étroit, qui nous gêne, nous oblige à l'attention, pour qu'en retour il nous révèle ce qui résonne en nous.

S'en nourrir. Le restituer dans des images pleines de soi. Photographier, ce n'est pas que parler de soi, mais révéler le monde qui nous façonne. Offrir un fragment de nous-mêmes dans cet espace, et le laisser évoluer. Dans ce corps-à-corps, sans jamais atteindre une fin. Le photographe est l'élément sensible principal.

## La Buscade

### Essai sur la mémoire et la séparation

Notre regard, s'il s'arrête au visible, nous trompe. Il faut s'y investir pour en révéler un sens partagé. Le regard du photographe est souvent en état de cécité : l'évidence du réel l'aveugle.

Le photographe trace une empreinte dans l'espace. Il le marque à jamais, en mémoire affective. L'espace se révèle, et le photographe, en s'y inscrivant, lui donne une dimension singulière. Éternelle ou éphémère, elle est là. Présente. Silencieuse. L'espace est transfiguré.

Tout est encore possible au moment de la prise de vue. L'interprétation, elle, viendra plus tard. Il y a deux temps : celui du photographe dans le lieu, et celui de sa conquête qui déborde ce lieu, le relègue à l'arrière-plan. C'est là que l'espace est transformé, recréé. Nous entrons alors dans l'infini du regard.

Il est impossible d'évoquer l'espace sans penser à Georges Perec, dans *Espèces d'espaces* :

*« L'espace fond comme le sable coule entre les doigts. Le temps l'emporte et ne m'en laisse que des lambeaux informes [...] Laisser, quelque part, un sillon, une trace, une marque ou quelques signes. »*

Et encore :

*« L'espace est un doute... il n'est jamais à moi, il ne m'est jamais donné. Il faut que j'en fasse la conquête. »*

### **Le temps**

Le temps est-il photographique ?

L'image est hors du temps. Elle n'a pas de durée. Elle est. Irréductible, imparfaite, silencieusement éternelle.

Et pourtant, elle peut devenir mémoire du temps passé. Non pas une narration avec début et fin, mais un pur point d'ancrage.

Le temps de la prise de vue est perdu, dissous. Ce n'est plus lui qui compte, mais celui du regard. Le spectateur réinvente un temps, qui lui est propre. Il ne remonte pas le passé, il le réinvente. Ce temps-là se dilate, se contracte, selon l'œil qui regarde.

Alors non, nous ne sommes pas dans la mort. Nous avons simplement changé de temporalité.

Le temps du réel laisse place à celui du spectateur qui n'habite plus le contour des choses, mais l'intérieur invisible qu'il ressent.

Un temps poétique, personnel. Chacun invente son propre rythme, comme le photographe a créé son propre espace.

Et ce temps recrée un monde.

Il y a d'abord le temps du réel, universel. Puis celui du photographe, qui imprime sa vie dans l'image. À ce titre, le sujet central n'est plus ce qui est photographié, mais le photographe lui-même. Toute photographie, en vérité, est un autoportrait.

Puis vient le temps du regardeur. Celui qui, par son regard, fait renaître la photographie, lui donne un nouveau souffle. C'est par là que passe le partage. C'est là que le photographe offre son monde.

## La Buscade

### Essai sur la mémoire et la séparation

#### Le sujet

Le sujet est, avant tout, un don.

De Ralph Gibson à André Kertész, de Harry Callahan à Robert Frank, tous ont exploré cette idée : « *il est possible de voir l'insignifiant* », « la photographie est capable de saisir ce que les gens ne voient pas toujours ».

Le photographe ne prouve rien. Il ne démontre pas. Il s'installe dans le sujet comme on entre en poésie. Il ne faut pas confondre l'absence de sujet avec le hors-sujet. Ce dernier, c'est ce qui frôle, ce qui se situe « à côté » : hors de l'action, hors de la tension visuelle. C'est là que la photographie s'installe, dans cet espace silencieux où il ne se passe rien. Là où seule l'émotion compte.

Il y a ce qui est en pleine lumière, visible, immédiat, banal. Et ce qui se cache dans l'ombre. Ce qui se gagne lentement, à force de patience. L'ombre devient alors le territoire essentiel du photographe.

#### Écrire

Longtemps, j'ai cru que les seuls parallèles à la photographie étaient le dessin et la sculpture.

Mais l'écriture est venue s'imposer comme troisième voie. Comment alors en faire usage sans qu'elle écrase ou soit écrasée ? Le mot, comme le sujet, doit être retenu, à peine suggéré. Il ne révèle pas la photographie, il l'accompagne, il la voile pour mieux la dévoiler.

La photographie a-t-elle besoin d'écriture ? Pas toujours. Tout dépend : De quoi ? De qui ?

Dans la photographie descriptive, si l'image est forte, le texte est souvent redondant, voire superflu. En revanche, dans la presse, la légende prime parfois sur l'image et non plus la photographie, réduite à un rôle illustratif. Et dans la photographie contemporaine, le texte sert souvent à comprendre l'auteur, plus que l'œuvre elle-même.

Dans la photographie plus personnelle, le texte peut devenir écho, fil sensible, poésie discrète.

Je préfère lorsqu'il devient l'autre face de la photographie, sans jamais l'expliquer. Il devient alors indissociable de l'œuvre. Ensemble, texte et image forment une entité unique, un objet à part entière.

Chacune, image et écriture, peut se mettre au service de l'autre. Et sans cette alliance, l'œuvre est-elle vraiment complète ? Peut-on ressentir pleinement sans ce dialogue silencieux ?

Il ne faut pas oublier *La Postérité du soleil*, cette œuvre à trois mains — Camus, Char et Grindat, où image, poésie et pensée s'unissent.

*« Les fragments poétiques de Camus y accompagnaient et transfiguraient les photographies d'Henriette Grindat (1923-1986), artiste suisse venue rencontrer Char à L'Isle-sur-la-Sorgue, dans le but de donner un visage à « cette arrière-pays qui est à l'image du nôtre, invisible à autrui » (Char) »*

## **Etat de souvenir**

Nous savons désormais que l'état du souvenir est indissociable du lieu et de l'espace.

Le photographe devient alors le spectateur de sa propre photographie. Une distance s'installe, subtile mais réelle. Cette séparation est nécessaire : elle permet à l'image de se détacher de l'intention initiale, de devenir un objet à part entière.

Mais encore faut-il que la lumière soit juste. Non pas seulement bonne au sens technique, mais véritablement habitée. Car la lumière est ce qui relie le moment vécu et le regard porté. Elle est mémoire immédiate, elle est le lien.

C'est ici que revient la notion du moment, et avec elle, le lien profond à ce qui fut perçu, peut-être même à ce qui fut traversé sans être compris sur l'instant.

Walker Evans, dans son entretien avec Leslie Katz, intitulé *Le Secret de la photographie* (Éditions du Centre Pompidou), exprime avec justesse ce que cela signifie :

*« Dans l'acte photographique ? Tout se fait instinctivement, pour autant que je sache, pas consciemment. Si je ne sens pas que le résultat est une transcendance de la chose, du moment dans la réalité, alors je n'ai rien fait, et je le jette. »*

Voilà précisément ce qu'il faut dire de l'état du souvenir : sans cette part de dépassement, sans ce glissement vers une forme de rêve, la photographie ne fait que reproduire. Elle reste au niveau du constat, et n'accède pas à celui de l'évocation.

Transcender la réalité, ne serait-ce que sur un coin de table ou un rayon de lumière, c'est là tout l'enjeu. Car ce n'est pas le sujet qui importe, mais ce qu'il contient d'invisible. La photographie ne cherche pas à montrer, mais à révéler. Et c'est ce dévoilement, fragile et intense, qui fait naître l'image comme mémoire vivante.

**La Buscade**  
Essai sur la mémoire et la séparation



**La Buscade**  
Essai sur la mémoire et la séparation



**La Buscade**  
Essai sur la mémoire et la séparation



**La Buscade**  
Essai sur la mémoire et la séparation



**La Buscade**  
Essai sur la mémoire et la séparation



**La Buscade**  
Essai sur la mémoire et la séparation



## Chapitre IV

### La séparation

#### **Photographie : cause ou conséquence ?**

Pour le photographe tel que je l'entends, la photographie n'est ni cause ni conséquence.

La séparation est un état premier, une sensation intime, qui peut parfois trouver un écho dans une image, même elle ne représente en rien ce qui est réellement quitté.

Un lieu, à un moment donné, baigné d'une lumière précise, peut soudainement devenir le théâtre silencieux d'une prise de conscience : celle de la séparation. Elle surgit sans raison apparente, sans signe manifeste. Elle s'impose.

La Buscade, par exemple, n'était pas une obsession. Elle n'occupait pas mes pensées tant qu'elle restait là, quelque part, accessible, même de loin. Elle était à nous. Simplement. Évidemment.

Puis un jour, l'idée de s'en séparer a émergé. Et tout a changé, imperceptiblement d'abord, puis avec l'évidence d'un vent qui tourne — comme un vent d'ouest qui soudain se lève à l'est. Le cycle s'achevait.

Mais rien ne doit rester figé. Notre monde est mouvement, transformation, et c'est à nous de l'accepter, de le vivre, pour continuer à être.

Joseph Jehl, dans *Le temps d'un voyage (1974–2018)*, écrit avec justesse :

*« Les souvenirs sont et diamants et rouille. Qu'elles soient appuyées ou trahies par le récit, les photographies peuvent être, alternativement ou cumulativement, ce qui reste ou ce qui survient. »*

C'est exactement là que réside la puissance de la photographie. Dans cette dualité féconde : entre ce qui subsiste et ce qui surgit. Dans cette phrase, la fin est une ouverture. Une projection. Une promesse.

Car même lorsqu'un lieu passé sert de point d'appui, le photographe ne demeure pas figé dans ce passé. Il avance. Il fabrique, dans le secret du laboratoire, un avenir.

Le laboratoire, justement, est le lieu de toutes les variations. C'est là que les interprétations prennent corps. Bien sûr, cela vaut aussi pour d'autres techniques, mais c'est dans le tirage que s'exprime la vérité du photographe.

Le tirage doit lui être fidèle, tout en acceptant sa propre variabilité. D'un jour à l'autre, selon l'humeur, la lumière, le souvenir, le tirage peut évoluer. C'est une affaire d'équilibre. Le photographe doit sentir ce qui est juste, ce qui conserve le sens, ce qui préserve l'émotion.

Souvent, le sens d'une photographie repose sur la lumière. Celle-là même qui existait au moment de la prise de vue, inscrite dans le négatif, et que le photographe tente de retrouver. Naturelle ou artificielle, peu importe — pourvu qu'elle soit vraie. Car c'est ce qui a été vu, ressenti, qui doit primer. Ce moment unique, ce geste fragile, ce désir de retenir quelque chose.

## La Buscade

### Essai sur la mémoire et la séparation

Toute autre lumière, toute transformation gratuite, est un artifice. Un "truc". Mais c'est une voie assumée, revendiquée par certains photographes comme Bruce Gilden ou Marc Cohen, dont le flash violent, théâtralise le réel. C'est leur vision, et elle est juste pour eux.

La prise de vue, elle, ne revient jamais. Elle est irréversible, inscrite dans le monde. Ensuite vient le moment du contact, et avec lui, la sortie du réel. Puis vient le tirage, avec toutes les interprétations possibles.

C'est à ce moment-là que naît véritablement la photographie. Ce n'est plus une simple empreinte, mais un objet. Un passage. Un acte de mémoire et de présence.

Tout ce qui précède n'est qu'une matrice, porteuse de sens, mais encore vierge.

**La Buscade**  
Essai sur la mémoire et la séparation



**La Buscade**  
Essai sur la mémoire et la séparation



## Chapitre V

### Le retour

Il n'y a plus qu'à s'en retourner.

Sur le moment, aucun regret. Pas même l'idée d'un regret. La journée s'est déroulée comme elle devait. Nous savons, sans nous le dire, que cette page se tourne. Et que c'est bien ainsi.

Dans le train, je continue à photographier. Peut-être même de façon un peu compulsive.

Je me déplace de siège en siège, cherchant la meilleure lumière. Et, sans en avoir conscience, je photographie toujours dans le sens inverse de la marche. Comme si je refusais d'avancer tout à fait.

De retour à Paris, je développe les négatifs. Je réalise les planches-contacts, je classe les fichiers.

Je mets de l'ordre, mécaniquement.

Et je tourne la page.

Je ne fais aucun tirage. Je ne jette même pas un regard aux planches.

Sans m'en rendre compte, un léger voile s'étend sur tout cela. C'est fini.

Ou plutôt — et je le comprends maintenant — c'est là que tout commence.

Commence le long, lent travail de la perte. Le temps de la digestion d'un lieu, d'une maison, d'un espace qui fut celui de ma jeunesse. Un lieu qui, désormais, ne sera plus jamais une destination, mais un simple passage.

Je ne suis plus chez moi, en Méditerranée.

Les mois passent.

Un jour, sans trop y penser, j'ouvre les classeurs. Je plonge dans les négatifs.

Et peu à peu, au fil des semaines, je trie, je choisis, je tire les photographies. Le dossier se constitue. Il prend forme.

Je le montre à quelques amis proches. Quelques échanges, quelques silences, mais l'émotion, elle, reste légère, diffuse, retenue.

Tant pis.

Ce soir-là, en refermant le dossier, je comprends : La véritable séparation, c'est maintenant qu'elle se fait.

**La Buscade**  
Essai sur la mémoire et la séparation



**La Buscade**  
Essai sur la mémoire et la séparation



**La Buscade**  
Essai sur la mémoire et la séparation



**La Buscade**  
Essai sur la mémoire et la séparation



**La Buscade**  
Essai sur la mémoire et la séparation



**La Buscade**  
Essai sur la mémoire et la séparation



## DEUXIEME TEMPS

Ce livre parle de la Méditerranée baignée de lumière.

La Buscade. C'est l'avoir reçue comme une évidence, s'y sentir proche, même à distance, hésiter à y revenir, sentir le vent salé de la mer.

Et puis, un jour, tout quitter.

Mais savoir que la mer, elle, reste. Toujours.

Un autre langage visuel s'imposait. J'ai choisi le format carré. Strict, mais essentiel. Contrairement au rectangle qui se déploie pour raconter, le carré montre. Il fige. Il interroge.

Quand nous saisissons les apparences, nous saisissons aussi ce qu'elles recèlent.

Il y a toujours deux niveaux : la surface visible, et ce qui se cache derrière. Ce que l'on ne voit pas, ce qui relève du symbole. Ce que seule la photographie peut parfois effleurer.

Ce deuxième temps est celui des retours, et du retour définitif, celui qui marque la fin d'un lien, et son acceptation. Une fois la séparation accomplie, elle s'efface peu à peu, et cède la place au souvenir. La séparation a sa propre vie. Avec le temps, elle s'éloigne doucement de nous.

Le souvenir, lui, fluctue. Parfois vif, parfois diffus. Et petit à petit, il s'efface. Il faut faire l'effort de se souvenir, ou bien, plus doucement, le laisser vivre en nous, se transformer en rêve. Il devient autre chose.

Une idée, une sensation, un fragment de monde reconstruit.

Le souvenir est une matière malléable. On ne sait jamais ce qui relève du réel ou de l'imaginaire. Les lieux, les gens, les instants, étaient-ils vraiment comme cela ? Est-ce le lieu lui-même qui m'a retenu ? On ne le sait plus. Et ce n'est pas important.

Laissons-nous glisser dans ce nouvel espace, fait de réalité mêlée d'invention. Ce n'était peut-être pas tout à fait là, mais ce que l'on retient en nous est si fort, si proche, qu'il devient nôtre.

Choisir les photographies, c'est déjà un geste de transformation. C'est quitter la réalité, entrer dans une autre dimension. Voir "en vrai" ce que l'on avait seulement effleuré. L'appareil, à travers notre regard, devient substitut de vie. On entend encore le cliquetis des câbles sur les mâts, prêts pour d'autres départs. Même les voyages les plus proches portent en eux un vent d'enthousiasme.

Fendre les vagues, est-ce si différent que de franchir l'horizon ? Nous sommes toujours en léger décalage avec le présent. Toujours en état de séparation. D'oubli. Et parfois, ce qui s'estompe revient comme un rêve, brumeux, doux ou mélancolique.

La rupture est consommée, et déjà, de nouveaux espaces surgissent, chassant ceux d'avant. Il faut en garder trace. Une ombre dessine les souvenirs qui s'effacent. La nuit nous enveloppe de son manteau d'incertitude.

Sur l'instant, on photographie sans savoir pourquoi. Et même sans savoir si cela servira à quelque chose. Peu importe. Ce qui compte, c'est de photographier au rythme du désir, du besoin même. Le tri sera pour plus tard. Maintenant, il faut être là. Dans cet entre-deux, entre le réel et une

## La Buscade

### Essai sur la mémoire et la séparation

construction invisible qui commence sans qu'on en ait conscience. Il y aura des images perdues, et d'autres que l'on n'aura pas prises. Mais ce qui est capté l'est dans un élan sincère. C'est à cela qu'il faut se livrer. Laisser la surprise exister et l'improbable surgir.

La nuit est nécessaire. Elle cache et suggère. Elle oblige à regarder autrement. Les choses deviennent floues, incertaines. Les personnages absents deviennent plus présents que s'ils étaient là. C'est le croisement du temps et du regard.

Une rencontre entre deux improbables.

Certains photographes travaillent dans la logique, le calcul, la mise en scène. Ils utilisent du matériel imposant, ils cherchent à maîtriser chaque élément. Tout est pesé, cadré, anticipé. Peut-on, dans cet univers maîtrisé, accueillir la perte, le souvenir, l'émotion brute ? Peut-être pas.

Mais il ne faut pas les rejeter : ils appartiennent à l'histoire de la photographie. Et c'est grâce à eux que nous avons la mémoire des visages disparus.

Ici, dans ma démarche, la sensation précède le geste. Je suis derrière l'elle avant d'être derrière l'appareil. Ce que je vois est déjà, pour moi, un souvenir. C'est une autre manière de faire. Ni meilleure, ni moins bonne. Mais c'est la mienne. Et elle m'est nécessaire.

Saisir sans compter. Sans calcul. Penser avant la prise, puis réfléchir sur les planches. Mais se laisser porter au moment du déclenchement. Croire à l'instant.

Ne pas chercher à être poète. Ni artiste. Juste être sensible. Être en présence d'un lieu et de sa mémoire. Revisiter des endroits jamais réellement rencontrés, et recevoir d'eux ce qu'on ne verra jamais directement sur l'image. Recevoir ce qui vient frapper au cœur, au-delà des yeux.

Effleurer un lieu comme une caresse.

Encore une fois, il est question de prise et de séparation. De souvenir et de mémoire. De transformation du réel en rêve, pour apprendre à supporter les arrachements.



**La Buscade**  
Essai sur la mémoire et la séparation



**La Buscade**  
Essai sur la mémoire et la séparation



## La Buscade

### Essai sur la mémoire et la séparation



### **La photographie a plusieurs temps.**

#### **Le premier est celui de la prise de vue.**

Ce sont ces déclics manqués, ces échecs invisibles qui appartiennent au photographe, ces gestes incomplets dont il est le seul à connaître l'existence. Ces échecs, il ne pourra jamais les partager. Ils échappent à sa compréhension. Celui qui écrit sur la photographie, celui qui commente, ne peut jamais rendre compte de ces moments manqués. Le projet photographique qu'il analyse est déjà un produit fini, une image achevée. L'angoisse de l'échec, de la prise ratée, ne lui appartient pas. Il ne vivra jamais ce moment de doute où l'on presse le déclencheur une fois de trop. Il pourra réfléchir à la limite de la photographie, mais il ne saura jamais ce que signifie vivre cette limite. Il ne saura pas ce qu'elle représente ni, surtout, comment elle existe.

Ce temps de la prise de vue est incertain, flou. Souvent, il n'est fait que de syncopes, de pulsions irrationnelles. Ce sont des moments d'attente, des instants de fébrilité, bien plus que des actes résolument décidés. Le soleil brille, et à travers sa lumière, surgissent des éclats, des instants d'éblouissement qui frôlent l'aveuglement. Ce sont ces moments, ces éclairs de lumière, qui forment la photographie du souvenir. Non encore un souvenir, mais déjà du passé.

Est-ce un manque ?

## La Buscade

### Essai sur la mémoire et la séparation

Peut-être que l'on pourrait penser que la prise de vue est une tentative de remplacer quelque chose. Le dessin, par exemple ? Non, Henri Cartier-Bresson l'a dit : « *l'un est compulsif, l'autre réfléchi.* »

L'écriture ? Peut-être, mais l'écriture permet le repentir, le changement. Alors que photographier est un tout. Un geste complet. Un instant figé. Bien sûr, il est possible de refaire une prise de vue, mais jamais elle ne pourra être identique à la première. L'instant, ce moment précis, ne se reproduira pas. Il est fugace, unique.

Non, la photographie n'est pas un manque. Elle est simplement l'utilisation totale de ce que l'appareil photographique permet. C'est être dans cet état d'urgence, ce moment de non-retour. Le seul véritable guide est la lumière. N'oublions pas le passé du photographe. Chaque photographie est une expression de son expérience, un reflet de son vécu. Chaque image porte la mémoire du photographe, l'empreinte d'un lieu que lui seul pourra remplir. Lui seul peut transformer ce qu'il voit, parce qu'il a, pour une raison inexplicable, commencé à aimer ce lieu.

### Le temps des choix

Vient ensuite le moment des choix.

La matière brute de la prise de vue est maintenant en notre possession. À cela se superpose un autre temps, celui où se confrontent l'esthétique et l'émotion. L'esthétique, si possible, mais l'émotion, certainement. C'est ici que naît un doute plus profond. Que faire de cette réalité implacable que l'appareil a enregistrée ? La photographie est une empreinte lumineuse, capturant un fragment d'une réalité extérieure. À cet instant, le photographe a vu ce qu'il a vu. Mais ce n'est pas simplement de la réalité qu'il rend. C'est aussi un peu de son âme, de ses pensées.

La photographie oscille alors entre deux extrêmes : d'un côté, l'image de la réalité telle qu'elle est, brute, visible. Et de l'autre, l'image filtrée par ses yeux. C'est une image du monde, et en même temps, une image du monde tel que le photographe le voit. En quelque sorte, il est un traducteur entre ces deux mondes. C'est cette tension, cette dualité, qui fait qu'une œuvre photographique n'est jamais qu'une construction intime. Elle est un ouvrage de l'âme, façonné par l'auteur.

Le photographe choisit. Ou plutôt, il révèle ce qui, parmi une multitude de possibilités, va l'émouvoir, puis émouvoir les autres. Il nous invite à voir à travers ses yeux, à découvrir son monde filtré par son âme. Roland Barthes résume cette expérience avec précision en disant : « *Ça a été.* » Mais il faut ajouter : « ... mais ce n'était pas ça. »

Il n'y a que des ronds, mais ces ronds, personne ne les a vus. Personne ne les a regardés comme lui les a regardés. Ce qu'il nous montre n'est qu'une partie de ce qu'il a vécu. Ce n'est pas simplement ce qui était devant lui, mais ce qu'il a ressenti, ce qu'il a capturé en dessous des choses. Ce qu'il a entrevu, sans vraiment le savoir, au moment même du déclenchement.

## La Buscade

### Essai sur la mémoire et la séparation



Je crois plutôt que la photographie est avant tout un signe visuel. Elle cherche à capter l'émotion qui est portée par tout ce qui fait son existence : le lieu où elle a été prise et le transfert de cette sensation du lieu vers l'image. Ce n'est pas seulement un lieu, mais un lieu plus le photographe.

La photographie nous touche comme un chant silencieux, intérieur, qui n'est vu de personne, mais qui, pourtant, habite le photographe.

« Voyez ce que j'ai vu, mais ne croyez pas que c'est vrai. »

Cela pourrait être la première chose que la photographie nous dit. Si vous restez à la surface, elle vous semblera simplement ce que vous voyez. Mais elle nous parle de quelque chose de bien plus profond. Elle vous dit : MOI.

La chambre noire, ce lieu de transformation, nous ouvre sur une chambre bien plus complexe encore. Et c'est là que réside la difficulté en photographie. Tant pour le photographe que pour le spectateur. La photographie nous invite à entrer dans l'univers intime de l'auteur, tout en nous demandant de le faire doucement, sans brusquerie, sans effraction. Loin de nous de vouloir pénétrer son monde brutalement. L'objectif est d'entamer une marche, lente et respectueuse, vers l'autre. Il est si difficile de faire en sorte que ces deux mondes — celui de l'auteur et celui du spectateur — se rencontrent. Car ces deux mondes sont différents, infiniment différents. Mais ils ont chacun leur propre raison d'exister.

Les univers sont vastes et le monde, finalement, est une petite poussière. Rien, en fait. Mais c'est notre poussière, notre monde. Et dans ce monde, notre vie, elle aussi, est une petite vie sur cette petite poussière. Pourquoi vouloir dire aux autres ce qui nous touche, ce qui nous traverse ? C'est une question de vanité, peut-être, et aussi d'inaccessibilité. Pourtant, nous ressentons cette nécessité profonde de tenter l'aventure de cette impossible communication. Et c'est cette tentative qui nous maintient en vie.

C'est un chant qui oscille entre le "c'est impossible" et le "je le fais quand même".

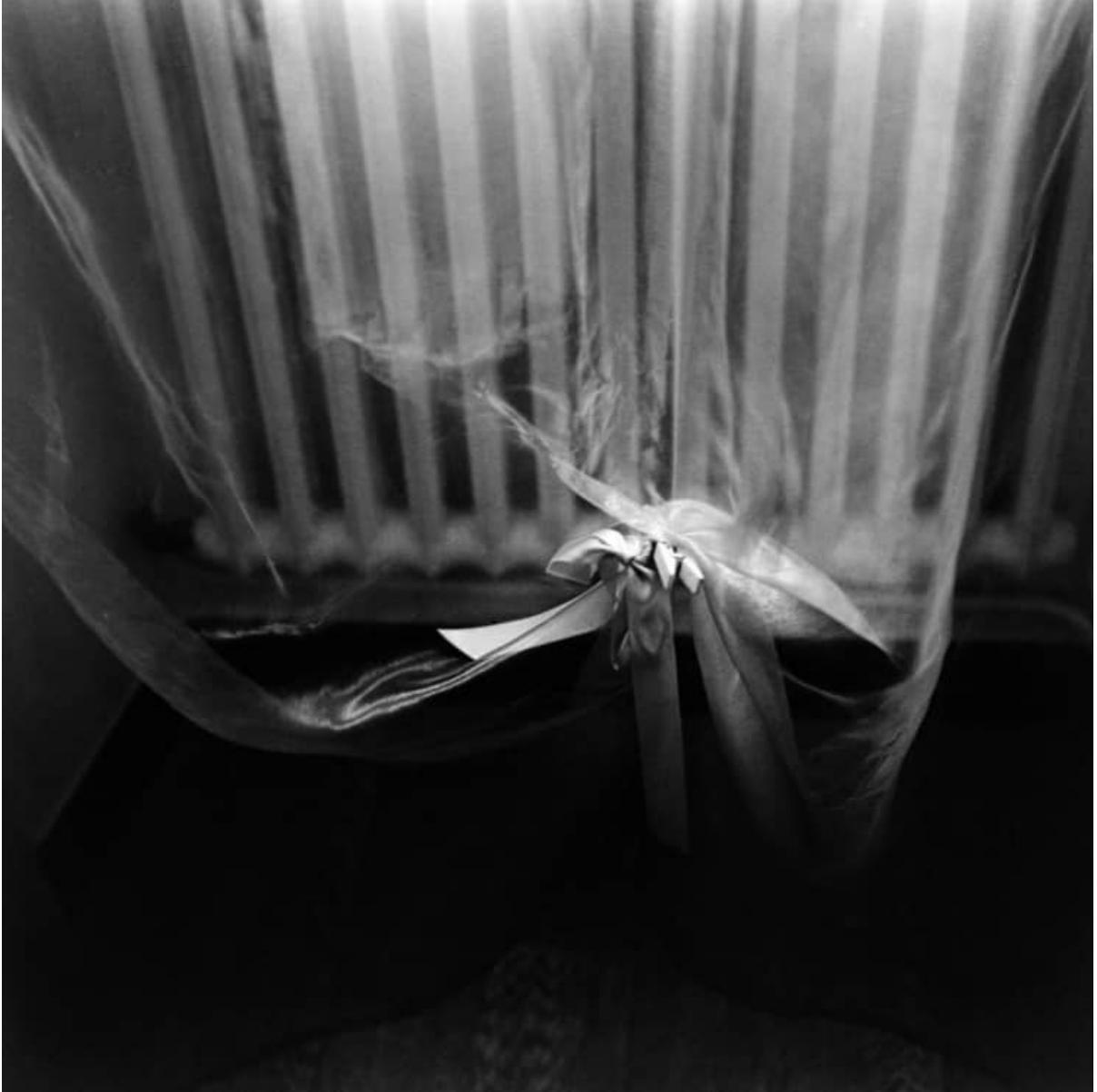
Toucher les autres ? Pourquoi leur transmettre nos séparations, nos souvenirs ? Les efforts de sélection des photographies, dans la lumière rouge de la chambre noire, sont un véritable combat. Retenir l'image qui saura se transmettre, qui saura partager. Et lorsqu'elle réussit, chaque partie en sort enrichie. Ce n'est plus un échange de biens matériels, mais un partage de l'âme, une richesse qui n'appartient qu'à ce moment-là, sans qu'aucun des deux n'ait rien perdu. C'est l'essence même de l'humanité : gratuite et généreuse.

## La Buscade

### Essai sur la mémoire et la séparation

Il n'est pas question d'être savant ou d'imposer une lecture de l'image. Ces photographies sont exemptes de consommation, elles ne servent à rien d'autre qu'à créer un passage. Un pont fragile mais immense, qui nous mène vers l'infini. Elles ne racontent rien. Elles ne sont pas là pour figer une histoire. Elles sont l'absence d'écriture. Elles nous invitent plutôt à faire un bond dans un temps éphémère, un instant suspendu, que seule l'émotion pourra traverser.

**La Buscade**  
Essai sur la mémoire et la séparation



## **Photographie du palimpseste**

Poser son regard sur un monde fragile et éphémère, là où chaque instant semble se réécrire sur soi-même, comme une écriture qui jamais ne cesse de renaître. La première inscription a été effacée, mais elle revient sans fin, se superposant à d'autres couches, comme des moments fugaces ou des traces ténues qui, sans qu'on s'en souvienne vraiment, marquent pourtant le passage du temps.

Il n'y a pas de sensations brusques, ni de chocs violents. Ces traces, à peine visibles, nous invitent à nous immerger dans le monde, à le ressentir de manière répétitive, presque languissante, sans commencement ni fin. C'est un souffle continu, une respiration ininterrompue, qui ne s'arrêtera que dans des temps lointains, au moment où nous serons capables de percevoir l'invisible et, peut-être, de l'aimer.



## La Buscade

Essai sur la mémoire et la séparation

### Les traces qui disparaissent

Photographier, c'est tenter de perdre la réalité, de ne conserver que son sens, de capter la trace et de la faire vivre de façon intemporelle. C'est abandonner le monde visible, effacer les liens entre les éléments, les plus subtils. Ce n'est plus une quête de représentation, mais un désir de n'en garder que les poussières d'étoiles, les empreintes du temps qui, petit à petit, se dissipent.

Il ne s'agit pas de créer des images, mais de se laisser imprégner par elles, de les laisser nous façonner. C'est un processus où l'acte de photographier devient une forme d'abandon, un engagement silencieux envers le monde.

Comme Walker Evans l'a noté dans *Le Secret de la photographie* :

*« Le secret de la photographie : l'appareil prend le caractère et la personnalité de celui qui le manie. L'esprit agit sur la machine. »*

C'est précisément cela qui rend chaque photographie unique. En un même lieu, au même moment, deux photographes ne feront pas les mêmes images. Peu importe la beauté ou la laideur du sujet, c'est le photographe qui est inscrit dans l'image. Le regard, l'intention, l'âme du créateur se superposent à la scène, laissant une marque qui ne peut être copiée. Ce qui apparaît dans l'image n'est pas seulement une réalité extérieure, mais aussi une trace intime de celui qui la capture.



**La Buscade**  
Essai sur la mémoire et la séparation



## Les retours

Les retours se font en train et en voiture, chacun de ces modes offrant une expérience de voyage différente, avec ses rythmes et ses possibilités. Le train nous entraîne sans possibilité de pause, une trajectoire qui file droit, impassible. En revanche, la voiture nous laisse la liberté de nous perdre, de choisir un lieu, de nous détourner de la route tracée. Même lorsque nous connaissons le trajet, le regard s'égaré, se porte au loin, vers un horizon flou, et, ainsi, les traces du passé se dissipent lentement, nous éblouissant déjà de leur souvenir. Le regret, lui, prend ses distances. Nous vivons ce moment, sans vraiment savoir ce que nous vivons.

Alors qu'il fait encore chaud, sous un soleil caressant, nous remontons vers le nord. Peu à peu, le froid nous saisit, mais ce n'est pas seulement le climat qui nous frappe. La lumière solaire est toujours là, mais son éclat est devenu moins aveuglant, moins intense. Nous avons quitté les rives de la Méditerranée, et le monde semble soudainement plus distant, moins empreint de cette chaleur intime.

Lors d'un de ces retours, alors que nous roulions sur la route, un arrêt imprévu. Pas très loin de la Méditerranée, mais déjà, ce n'est plus le même lieu, celui que nous avons quitté. C'est un autre endroit, une autre aventure, un nouvel espace où s'immiscent quelques prises de vues. Mais dans ce retour, des fils invisibles continuent de relier nos pensées à ce lieu quitté, à cette mer lointaine. C'est une sensation étrange, presque imperceptible, une force qui agit sans qu'on en ait pleinement conscience. Avec le temps, on redécouvre ces états intermédiaires, ni tout à fait ici, ni encore ailleurs. La pensée n'est pas encore tournée, elle hésite, flottante entre deux mondes, entre ce qui a été et ce qui n'est pas encore.

## La Buscade

### Essai sur la mémoire et la séparation



La photographie, par son caractère non immédiat, détient une qualité unique : elle permet de revisiter l'instant, de le découvrir et de l'appréhender bien après qu'il a disparu. C'est là son principal atout : elle offre le temps nécessaire pour explorer, savourer et comprendre ce qui, sur le moment, échappait à nos sens. Grâce à ce décalage temporel, la photographie invite à une contemplation plus profonde, une résonance qui s'étend bien au-delà du simple instant capturé.

**La Buscade**  
Essai sur la mémoire et la séparation



**La Buscade**  
Essai sur la mémoire et la séparation



## La Buscade

### Essai sur la mémoire et la séparation

La photographie, à travers son instantanéité, devient une empreinte fugace du temps. Mais, en réalité, c'est dans le temps qui suit la prise de vue qu'elle trouve véritablement son sens. L'auteur, à travers cette période de réflexion, passe de la simple captation d'images à la quête de sens, à la compréhension intime de ce qui a motivé ce choix particulier. Ce n'est qu'en revenant sur son travail qu'il prend conscience de ce qu'il a capturé, de ce qu'il a ressenti et de ce qui, à l'instant, lui échappait encore.

Comme le dit Stéphane Mallarmé, dans *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*, chez Libri Scheiwiller. Playon,

*« QUE LE LIEU Inférieur clapotis quelconque comme pour disperser l'acte vide  
Abruptement qui sinon Par son mensonge  
Eût fondé La perdition*

*Dans ces parages*

*du vague*

*en quoi toute réalité se dissout »*

La réalité se dissout dans le flou, dans le vague, et devient autre. La photographie, bien qu'un acte précis, s'inscrit dans ce même mouvement de dissolution. Elle aurait pu être toute autre, ce qui est capté étant un parmi mille autres possibles. Le regret de la séparation, de l'instant perdu, se fait alors présent, mais il fait aussi partie intégrante du processus. La réalité que nous percevons, que nous enregistrons, n'est jamais absolue, et chaque acte de création, chaque image, ne fait qu'effleurer ce qui aurait pu être, ce qui reste hors de portée, dans l'invisible.

**La Buscade**  
Essai sur la mémoire et la séparation



**La Buscade**  
Essai sur la mémoire et la séparation



## La Buscade

Essai sur la mémoire et la séparation



Qui là nous permet de clore le temps

**La Buscade**  
Essai sur la mémoire et la séparation



## TROISIEME TEMPS

On croit souvent reconnaître la mer à sa couleur, claire ou trouble. Mais en réalité, ce sont ses bords qui nous sont familiers. Une plage en dit plus que l'eau elle-même. Elle peut nous rassurer ou, au contraire, nous mettre en garde.

L'eau semble toujours la même, comme une musique répétitive, mais en vérité, elle change à chaque instant. Le ciel et la mer partagent cette impression : ils se répètent sans cesse, mais ne disent jamais exactement la même chose. Ils sont si proches qu'on ne sait plus vraiment où l'un finit et où l'autre commence.

C'est comme un rêve éveillé : deux mondes qui se rejoignent, comme deux mains faites pour se tenir. Une main lave l'autre, et l'eau va rejoindre le ciel, là-bas, pour lui dire que seul leur lien compte, ici et maintenant.

Quand on regarde cela, tout semble bouger, sauf le photographe. Il est immobile, mais pleinement présent. Il sait que ce moment est important et qu'il doit le garder en mémoire. Ce n'est pas un moment d'arrachement, mais une fusion : entre lui, le lieu, le temps, et ce qu'il ressent.

Comme une musique sans fin, il ne s'agit plus de raconter, mais juste de ressentir. Les vagues, le vent, les nuages : tout bouge, tout change, si on prend le temps de vraiment regarder.



## La Buscade

### Essai sur la mémoire et la séparation

Le photographe observe les petits changements du ciel, de l'eau, de la lumière. Il sait que ce qu'il capture ne reviendra jamais exactement de la même manière. C'est une relation à quatre : entre la mer, le ciel, la lumière et le temps.

A l'écoute, le photographe crée une image personnelle, qui ne parlera peut-être qu'à lui. Et c'est normal. Il entre dans une zone fragile : celle de la confiance. Il doute, il se demande si sa photographie sera comprise. Mais peu importe. La vie défile devant nous, sans toujours qu'on sache pourquoi elle nous touche. Photographier, c'est essayer de mettre en image la beauté du monde, cette beauté qui fait naître la vie.

L'écrivain Christian BOBIN dit « *qu'il faut faire confiance, sans forcément tout expliquer.* » Juste se laisser porter par ce qui est beau, ouvrir les yeux et le cœur.

Le photographe, lui, ne fait qu'accueillir ce qui lui est donné. Et comme tout don, il y a un risque : celui de le perdre. La Buscade, par exemple, a été vécue, puis transmise, et enfin perdue. Il ne reste que le souvenir, qui s'efface à son tour.

Alors pourquoi continuer à photographier ? Parce que même si tout semble avoir déjà été vu, le regard de chacun est unique.

Ma photographie est simple, petite. Elle attend celui qui prendra le temps de la voir. Photographier, c'est un peu comme respirer : on le fait sans y penser, mais c'est essentiel.

Pour créer, il faut sortir de la zone de confort, accepter le doute, l'inconnu. Un lieu, un souvenir, une perte : tout est une affaire de temps.

Le photographe arrête le temps, donne à l'instant une valeur sensible et éternelle.

Comme l'écrit François Soulages :

**« *Votre aujourd'hui, c'est l'éternité.* »**

Paris 2014

Révisé en 2025

**La Buscade**  
Essai sur la mémoire et la séparation

